

aimer  
les philosophes

**Freud**  
Freud

Une philosophie de l'inconscient

Maria Gyemant

ellipses

# Freud est-il un philosophe ?

## Aimer Freud

Nous avons de multiples raisons d'aimer lire Freud : son humour savoureux, son style clair et concis qui va à l'essentiel, sa culture très vaste et diversifiée qui constitue une source inépuisable d'occasions pour mettre à l'épreuve les concepts psychanalytiques. Pourtant peu de penseurs ont suscité, par leurs découvertes, autant d'opposition, et même de haine. La communauté scientifique autant que l'opinion publique se sont dressées contre la psychanalyse freudienne avec une violence inouïe. C'est pourquoi la principale raison d'aimer Freud reste sans doute son courage intellectuel. C'est en effet sa pensée sans compromis qui lui a permis de ne pas se détourner lorsque ses investigations lui ont procuré des connaissances contradictoires aux valeurs de l'époque, qu'il partageait par ailleurs lui-même avec conviction.

Des violentes critiques ont accompagné en effet chaque découverte de la psychanalyse. Ces critiques venaient autant de la part des collègues médecins de Freud que de la part des penseurs de l'époque qui s'intéressaient eux-mêmes au fonctionnement de l'esprit humain et qui se nommaient pour cette raison des philosophes psychologues. Les premiers voyaient dans la psychanalyse thérapeutique – cette méthode nouvelle pour soigner les pathologies de l'esprit – au mieux une forme de sorcellerie (*Zauberei*)<sup>1</sup> assimilable à l'hypnose et à la suggestion, au pire une forme de charlatanisme. Les seconds, à vrai dire, ne se sont presque jamais intéressés directement à la psychanalyse de Freud. Cependant celui-ci n'a jamais cessé de considérer les philosophes psychologues comme un ennemi intellectuel redoutable, car toujours prêt à contester l'idée centrale de la psychanalyse, selon laquelle le psychisme n'est pas de part en part conscient mais, au contraire, la conscience n'est qu'une qualité superficielle de certains de ses processus, dans leur plus

---

1. S. Freud, *La question de l'analyse profane* (1926), *Œuvres complètes XVIII*, Paris, PUF, 1994, p. 9.

grande partie inconscients. Les « objections des philosophes<sup>1</sup> » ne cessent ainsi de hanter les écrits de Freud et on y trouve des réponses jusque dans son dernier écrit, *l'Abrégé de psychanalyse* de 1938.

Mais la vraie source de ces résistances du monde scientifique et académique à la découverte freudienne de la psychanalyse se trouve sans doute, comme Freud le constate lui-même à maintes reprises, moins dans les arguments raisonnables que ses collègues auraient pu rassembler contre ses théories, que dans un sentiment suscité spontanément par celles-ci, un sentiment réflexe de rejet qui court-circuite la raison et s'exprime à travers une réaction affective, particulièrement violente, contre cette théorie qui heurte l'opinion commune, bouscule les valeurs de l'époque et expose ses tabous. Ainsi, c'est au nom de cette opinion commune que les spécialistes, autant que les profanes, soulèvent une vague d'attaques contre la psychanalyse, attaques qui parfois se passent de tout argument raisonnable. Lorsque c'est sous cette forme que la critique se dresse, elle prend des allures d'indignation, fait appel au bon sens, aux coutumes, aux préjugés de tout un chacun, et se dresse comme une vague menaçante non contre la théorie, mais contre l'homme qui la promet lui-même.

L'on pourrait se demander pourquoi la psychanalyse soulève une telle vague de résistance, un tel déchaînement de haine. Libérés aujourd'hui de ces tabous, nous ne sommes pourtant pas à l'abri de ressentir nous-mêmes au contact de la psychanalyse cette résistance. Elle est suscitée par le constat généralisé de la psychanalyse selon lequel celui qui s'y soumet découvre dans son discours des éléments chargés de connotations inavouables, honteuses car, pour la plupart, elles sont l'expression de pulsions érotiques, et qui de plus remontent jusqu'à sa plus jeune enfance. De toutes les résistances que la psychanalyse a pu soulever, la plus violente, la plus redoutable et la plus pérenne est celle contre l'idée que la vie affective de tout être humain,

---

1. Les plus importants où Freud se confronte aux « objections des philosophes » sont *Note sur l'inconscient* de 1912 (*Métapsychologie*, tr. fr. J. Laplanche et al., Paris, Gallimard, 1968, p. 175), dans *Le Moi et le Ça* de 1923 (*Essais de psychanalyse*, tr. fr. J. Laplanche et al., Paris, Payot, 1981, p. 248), dans *Les Résistances contre la psychanalyse de 1925* (*La Revue juive*, n° 1, Paris, 1925, p. 212-214) et dans *l'Abrégé de psychanalyse* (Paris, PUF, tr. fr. A Berman, p. 18-21). Voir sur ce point aussi le livre de Paul-Laurent Assoun, *Freud, la philosophie et les philosophes*, Paris, PUF, 1976.

névrosé ou pas, se construit sur la base des désirs infantiles dirigés par l'enfant vers ses propres parents, ce que Freud a théorisé sous le nom de complexe d'Œdipe. Car cette théorie rassemble deux idées presque insupportables : celle que les enfants ne sont pas les êtres purs et innocents que l'on croit, que leur vie est riviée à une sexualité primitive, perverse de surcroît – car elle se rattache à des parties de leurs corps autres que génitales – et celle, encore plus dérangeante, que ces désirs sexuels infantiles sont incestueux et meurtriers. Grandir, nous dit la psychanalyse, c'est précisément apprendre à maîtriser ces désirs, devenir névrosé c'est en garder des parties de ce complexe irrésolues.

Si, en tant que père de famille, Freud lui-même aurait pu être tenté à se détourner de ces idées qui lui posaient problème autant qu'à ses contemporains, il ne l'a pourtant pas fait : ne reculant ni face à ses propres résistances, ni face à celles de ses contemporains, de ses collègues médecins, de l'opinion publique, il a continué dans la voie de ses découvertes sans aucun compromis et il est parvenu non seulement à changer pour toujours notre compréhension de la vie psychique, mais aussi à libérer la société de ses préjugés pathogènes et de ses coutumes patriarcales oppressantes, ouvrant la voie vers un monde nouveau où les symptômes psychiques ne sont plus refoulés, mais affrontés.

### **Le médecin face à ses collègues**

Encouragé par l'amour sans limites de sa mère, dont il était le premier né, Freud a toujours imaginé que son destin sera celui d'un grand homme. En un premier temps, le jeune Freud associait cette grandeur à l'esprit guerrier d'un Hannibal ou d'un Napoléon, mais petit à petit il se tourne vers le rêve d'un autre type de grandeur : celle des grands penseurs. Cependant, sa condition matérielle très précaire l'oblige à se détourner de son vrai intérêt, celui pour la recherche fondamentale, et le force à s'orienter vers un métier lui permettant de gagner correctement sa vie, en l'occurrence le métier de médecin. C'est donc en tant que médecin, et non en tant que philosophe, que Freud parvient à réaliser le destin auquel il se préparait depuis l'enfance.

La communauté des médecins a accueilli cependant en un premier temps ses théories et ses pratiques nouvelles par une grande hostilité. En effet, cette *talking cure* (comme l'a appelée Anna O., la première personne dans le monde à avoir été traitée par cette méthode absolument nouvelle) déplait aux médecins, en raison de sa longue durée dans le temps et de son manque d'éléments quantifiables qui indiqueraient sans équivoque la voie vers la guérison. Cette attitude hostile des médecins s'explique en effet par le fait que la médecine, même dans sa dimension psychiatrique, se concentre sur les aspects quantifiables des affections, sur les symptômes somatiques qui peuvent être traités un par un, par une intervention directe sur le corps du patient. En revanche, le discours de ces patients, leur ressenti, leurs explications profanes restent inaudibles pour les médecins, qui considèrent ces confessions peu dignes de confiance et sans intérêt. C'est face à ce positivisme bien enraciné dans les milieux médicaux que Freud se dresse pour défendre et transmettre la connaissance psychanalytique, parfois même devant des étudiants en médecine *a priori* hostiles.

*« On vous a habitués à assigner aux fonctions de l'organisme et à leurs troubles des causes anatomiques, à les expliquer en vous plaçant du point de vue de la chimie et de la physique, à les concevoir du point de vue biologique, mais jamais votre intérêt n'a été orienté vers la vie psychique dans laquelle culmine cependant le fonctionnement de notre organisme si admirablement compliqué. [...] C'est là une lacune que la psychanalyse s'applique à combler. Elle veut donner à la psychiatrie la base psychologique qui lui manque ; elle espère découvrir le terrain commun qui rendra intelligible la rencontre d'un trouble somatique et d'un trouble psychique. Pour parvenir à ce but, elle doit se tenir à distance de toute présupposition d'ordre anatomique, chimique ou physiologique, ne travailler qu'en s'appuyant sur des notions purement psychologiques, ce qui, je le crains fort, sera précisément la raison pour laquelle elle vous paraîtra de prime abord étrange<sup>1</sup>. »*

---

1. S. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, J. Laplanche (éd.), Paris, Payot, 1961, p. 10-11 (désormais *Leçons*).

La psychanalyse se présente dans ce contexte comme le complément indispensable d'une pratique médicale axée sur le seul traitement du corps, car elle ouvre au médecin un domaine qui lui restait jusque-là inaccessible : celui des mécanismes psychiques. Or, il se trouve que ces mécanismes psychiques produisent parfois des symptômes somatiques face auxquels la médecine traditionnelle est impuissante.

Ces arguments, aussi convaincants qu'ils paraissent pour nous aujourd'hui, sont en un premier temps globalement rejetés par la grande majorité des médecins. Si certains d'entre eux préfèrent tout simplement, comme Josef Breuer, prendre leurs distances, d'autres ne cachent pas leur mépris pour cette nouvelle méthode thérapeutique, censée traiter des symptômes relevant du domaine de la psychopathologie et traitées traditionnellement par la psychiatrie. Pierre Janet, par exemple, lui-même devenu très réputé en France pour son traitement des névroses, suggère lors de la séance du 8 août 1913 du Congrès de Médecine de Londres<sup>1</sup> que la psychanalyse serait plus adaptée aux colloques des philosophes qu'au chevet des malades.

Bref, les médecins se méfient d'une méthode qui traite le psychisme en le dissociant du corps, par la seule parole. Un médecin qui n'administre pas des traitements, qui ne prescrit pas des médicaments, qui n'intervient pas sur le corps des patients, mais qui se contente simplement d'écouter tout ce qui passe par leur tête, les encourageant même à ne censurer aucune pensée, peu importe combien absurde, insignifiante ou honteuse, ne serait, nous l'avons dit plus haut, au mieux qu'un représentant de ces catégories marginales de guérisseurs qui pratiquent la suggestion, et au pire un véritable charlatan.

On observe cependant un changement d'attitude assez paradoxal de la communauté médicale envers la psychanalyse qui s'origine dans l'expérience sidérante de la Première Guerre mondiale. En effet, la guerre a

---

1. Janet déclare que la psychanalyse serait « intéressante peut-être si elle était présentée à des philosophes » mais qu'« il faut absolument éviter de la transporter au lit des malades et dans les salles d'hôpital », *Journal de psychologie normale et pathologique*, mars-avril 1914, p. 67, cité par P. L. Assoun (*op. cit.*, p. 52).

procuré à la psychanalyse un nombre impressionnant de cas de traumatismes de guerre face auxquels tous les moyens thérapeutiques traditionnels se sont montrés inefficaces. Si les symptômes de ces traumatismes de guerre ont des conséquences physiques extrêmement handicapantes, allant de tremblements incontrôlables jusqu'à la paralysie partielle ou totale de certaines parties du corps des patients, ces symptômes ne sont pas cohérents avec les causes physiologiques qui auraient pu les provoquer. Cependant, il fallait soigner efficacement ces soldats pour pouvoir les renvoyer le plus rapidement possible sur le front.

Les médecins, perplexes face à ces symptômes inexplicables, se tournent alors vers les psychanalystes, qui identifient assez rapidement un lien entre ces symptômes et les événements traumatisants vécus. Ainsi, c'est le contexte de la guerre qui force les médecins, et avec eux la société tout entière, à reconnaître l'efficacité thérapeutique de la psychanalyse et à admettre qu'il s'agit là d'une branche nouvelle et indispensable de la médecine.

Mais la conséquence paradoxale de ce changement d'attitude des médecins envers la psychanalyse est la suivante : en s'appuyant sur une loi spécifiquement autrichienne qui interdit aux non-médecins d'exercer des soins, ces médecins – qui avant rejetaient de toutes leurs forces la psychanalyse – revendiquent désormais que seuls les médecins soient habilités à l'exercer. À cette époque, la psychanalyse compte déjà un bon nombre d'adeptes et s'est répandue en dehors des limites de la seule Autriche. Deux instituts dédiés à l'étude de la psychanalyse et à la formation de nouveaux psychanalystes avaient déjà vu le jour, un à Berlin, l'autre à Londres, et parmi les nouveaux psychanalystes qui s'y étaient formés, certains n'étaient pas médecins à l'origine. Pour les protéger contre cette nouvelle attaque, Freud écrit en 1926 un texte intitulé *La question de l'analyse profane*, où il explique qu'il est beaucoup plus nocif pour un patient d'être analysé par un médecin qui n'a pas lui-même eu une formation de psychanalyste et n'a pas suivi lui-même une analyse, que d'être suivi par un non-médecin qui remplit ces conditions. Car s'il est absolument essentiel de vérifier d'abord

que les symptômes du patient n'ont pas des causes physiologiques, et que seul un médecin de formation peut s'en assurer, d'autre part la formation médicale seule ne donne au médecin aucune compétence psychanalytique, au contraire, elle a tendance à l'enfermer dans une attitude de possesseur de la connaissance qui rend l'écoute attentive du patient, cruciale en analyse, particulièrement difficile.

Nous comprenons ainsi que la psychanalyse est bien pour Freud une branche de la médecine, une science complémentaire indispensable qui vient compléter le traitement physiologique des affections, dispensé par la médecine traditionnelle, par un traitement de leur dimension psychique. Mais elle n'est pas pour autant réservée exclusivement aux médecins, et elle devrait même être interdite à ceux d'entre eux qui n'ont pas eu eux-mêmes une formation spécifique de psychanalyste. En réalité, la méthode thérapeutique associée à la psychanalyse est indissociable d'un arrière-plan théorique qui rapproche cette nouvelle discipline de la philosophie plus que de la médecine, et qui nous intéressera en particulier dans cet ouvrage.

### **Les « objections des philosophes »**

Pourtant, le rapport de Freud à la philosophie est resté tout au long de sa vie ambigu. Au sujet de ses lectures philosophiques, Freud fait l'affirmation suivante : « Étant jeune, je me sentais très attiré par la spéculation et m'en suis courageusement écarté<sup>1</sup> ». La philosophie, on le comprend, n'a pas cessé d'exercer sur Freud une attraction à laquelle il s'est efforcé de résister. Les *Lettres de jeunesse*<sup>2</sup> que Freud adresse à son ami Edouard Silberstein pendant ses années d'études universitaires témoignent par exemple de cet intérêt du jeune Freud pour la philosophie, et plus particulièrement pour les cours que Franz Brentano dispensait à l'Université de Vienne. Cet intérêt pousse même Freud à envisager une double thèse en biologie et philosophie, qui l'aurait porté sans doute sur des terrains spéculatifs passionnants mais incompatibles avec sa condition matérielle difficile. C'est pourquoi, suivant le conseil du

---

1. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome I, Paris, PUF, 2006. p. 32 (désormais Jones).

2. S. Freud, *Lettres de jeunesse*, C. Heim (éd.), Paris, Gallimard, 1990.

professeur Ernst Brücke, qui l'avait accueilli à l'institut de physiologie qu'il dirigeait et où Freud devient docteur en médecine, il abandonne la carrière théorique et rejoint l'Hôpital général où il se spécialise en neurologie.

Cependant, ce passage par la médecine d'hôpital se révèle n'être qu'une voie détournée qui finalement reconduit Freud, vingt ans plus tard, à une certaine forme de philosophie. Dans une lettre à son collègue et ami berlinois, Wilhelm Fliess, Freud avoue la place privilégiée que la philosophie occupe dans ses ambitions :

*« Pour moi, je nourris dans le tréfonds de moi-même l'espoir d'atteindre par la même voie (de la médecine) mon premier but : la philosophie. C'est à quoi j'aspirais originellement avant d'avoir bien compris pourquoi j'étais au monde' . »*

Pourtant, cet aveu est contredit par de nombreux textes où le rapport de Freud à la philosophie est bien plus nuancé, voire manifestement critique. En effet, ce n'est pas uniquement pour des raisons pragmatiques que Freud se détourne de la spéculation philosophique. Se sentant un penchant très fort envers cette spéculation, Freud s'oppose de toutes ses forces à l'idée d'une philosophie systématique censée expliquer tout à partir d'un nombre limité de concepts. La prétention des philosophes à produire une *Weltanschauung*, une « vision totalisante du monde », s'oppose à l'esprit scientifique de Freud, et cela pour deux raisons. Premièrement, une telle conception ne laisse pas la place à de nouvelles découvertes, elle se referme sur elle-même à la manière d'un dogme religieux et relève en fin de compte d'une forme de délire narcissique plus que d'une attitude rationnelle et scientifique. Deuxièmement, comme conséquence de ce type d'attitude, les philosophes se passent volontiers d'épreuves empiriques qui pourraient confirmer ou infirmer leurs théories et ne tirent la foi en leur système que de sa cohérence interne. Ainsi, Freud s'est efforcé tout au long de sa vie de dissocier explicitement la psychanalyse de toute philosophie systématique

---

1. Lettre à Fliess du 1<sup>er</sup> janvier 1896, *La Naissance de la psychanalyse*, A. Bermann (éd.) Paris, PUF, 1956, p. 125.